

nouvelle, à qui la leçon du passé ne pouvait plus suffire, puisque le passé ne contenait plus les élémens de son avenir ! La révolution avait creusé un abîme que le fantôme du passé n'avait pu franchir ; il était resté solitaire sur l'autre rive.

Cet homme avait fait de la gloire avec la liberté ; il fit du despotisme avec la gloire. Il enivra la nation par les miracles de la victoire ; il l'enchaîna au moment où, préoccupée par un sublime enthousiasme, elle s'abandonnait à l'ivresse de sa nouvelle exaltation. La civilisation, attachée par la reconnaissance au char du héros du siècle, souriait involontairement à cette servitude, qui, parée de toutes les merveilles des arts et de ce charme de la sécurité que l'on goûte si bien après l'orage, imitait le calme majestueux de la liberté. Le bruit léger des chaînes se perdait dans les acclamations des triomphes : on avait passé par tant de tempêtes, par tant de périls, qu'on s'abandonnait sans défiance à la main qui vous affranchissait d'un océan peuplé d'écueils.

L'homme du siècle étant arrivé au faite de la gloire, un esprit de vertige s'empara de lui. Il communiqua son délire aux générations à qui il promettait l'empire du monde. La servitude fut alors votée par acclamation. Quand on entraît sous la domination impériale, elle jetait des lauriers sur le front des peuples ; et les peuples ne s'apercevaient plus de s'être abaissés : en glissant sous le despotisme, on croyait monter vers la gloire : chaque victoire rivait une chaîne. On s'abandonnait de bonne foi à l'héroïsme, parce qu'on le croyait incompatible avec la perfidie ; on n'aimait pas à soupçonner de lâcheté l'objet qui vous avait séduit. La renommée favorisait ces illusions : elle semblait ne pas vouloir laisser tomber le nom qu'elle avait élevé si haut ; elle le soutenait par le bruit confus et tumultueux de ses cent voix. Le génie de la liberté, devenu timide par trop de mécomptes, n'osait pas contredire le génie de la victoire : mais bientôt il s'enshardit. Et quand le héros dominateur entendit son premier soupir, il devint tyran : il accusait la France d'ingratitude ; il exaltait ce qu'il avait fait pour elle : mais il oubliait ce qu'elle avait fait pour lui. Dès ce moment, le feu des passions parut remplacer la flamme céleste qui avait animé le mortel extraordinaire ; le héros devint homme ; il demanda en vain à son génie mourant de nouveaux prodiges pour endormir la liberté qui se réveillait ; les prodiges ne parurent pas. Le colosse tomba au moment où, rappelant sa première vigueur, il cherchait à planter les bornes de son empire, d'un côté, sur les colonnes d'Hercule, de l'autre, dans les déserts de la Tartarie. Sa chute étonna le monde ; elle faillit l'écraser. L'Europe entière s'arma pour vaincre un homme en décadence, que la nature avait déjà vaincu, que le destin avait abandonné. L'énorme appareil dressé pour sa défaite annonça l'immensité de sa puissance. Il